

Boris POLEVOI

Le cas de l'aviateur Maressiev

Freinet nous a incité à examiner les démarches de l'expérience tâtonnée chez les enfants et chez les animaux, pour vérifier les lois qu'il en a énoncées.

Le tâtonnement, apparemment sans succès, puis la réussite souvent inattendue, la répétition de l'acte réussi, et de nouveau cette progression par paliers est très caractéristique.

Mais voici une curieuse expérience, celle d'un adulte, Alexis Maressiev, dont l'histoire VRAIE a été racontée par Boris Polevoï. Dans ce roman plus bouleversant que tout ce que l'imagination aurait pu inventer, l'aviateur Maressiev a raconté à l'auteur comment, ayant perdu les deux jambes, il a réussi, à force d'entraînement, à l'aide de son appareil de prothèse, à maîtriser à nouveau à la perfection les nouveaux avions de chasse, pourtant si sensibles.

Voici le passage le plus typique, où nous retrouvons les étapes caractéristiques de l'expérience tâtonnée, et il s'agit, comme on va le voir, d'une confirmation élogieuse de la « PSYCHOLOGIE SENSIBLE » de Freinet :

« Dans son enfance, Alexei avait appris à patiner sur la glace encore fragile et transparente qui recouvrait une petite crique de la Volga. A proprement parler, il n'avait pas de patins, sa mère n'avait pas le moyen de lui en payer. Mais le forgeron chez qui elle faisait la lessive, avait fait sur sa demande de petits socles de bois renforcés d'une arête métallique fabriquée d'un gros fil de fer.

« Avec des ficelles et des bouts de bois, Alexei fixait ces patins à ses vieilles bottes de feutre rapiécées. Ainsi équipé, il sortit un jour sur la glace si mince qu'elle cédait sous le poids et qu'elle craquait. Tous les gamins du faubourg de Kamychine glissaient dans tous les sens, criaient et riaient. Les gosses se démenaient comme des diables, se bouscullaient, sautaient et dansaient sur leurs patins. A les voir, cela paraissait facile. Mais dès qu'Alexei se lança, la glace se déroba sous lui et il tomba sur le dos. Il se remit aussitôt sur pied craignant de montrer à ses camarades qu'il s'était fait mal. Il fit attention de ne pas tomber en arrière et, avançant ses jambes, il se lança en avant, mais pour tomber sur le nez. Il fut aussitôt sur pied, les jambes tremblantes, se demandant ce qui lui était arrivé et observant les mouvements des autres. Il venait d'apprendre qu'il ne fallait pas trop se pencher ni en avant ni en arrière. Il s'efforça de se tenir droit, fit encore quelques mouvements et s'effondra, cette fois sur le côté. Il passa ainsi l'après-midi à tomber et à se relever et il revint à la maison tout couvert de neige, les jambes flageolantes de fatigue, au grand chagrin de sa mère.

« Le lendemain, dès le matin, il était de nouveau à la patinoire. Il remuait déjà assez correctement les jambes, faisait moins de chutes, il arrivait même à prendre son élan et à faire des glissades de quelques mètres, mais il avait beau faire des efforts et s'éreinter du matin au soir, il ne faisait plus de progrès.

« Et voici qu'un jour, — Alexei conserva toujours le souvenir de cette journée où le vent glacial soufflait en soulevant sur le miroir de la glace des traînées de neige poudreuse — il réussit un mouvement, et dès lors, à son grand étonnement, il parvint à patiner en prenant à chaque tour plus d'assurance. De chute en chute, à force de répéter ses tentatives, il avait accumulé sans s'en apercevoir une grande expérience. Toutes les petites habitudes qu'il avait acquises avaient fini par former un tout, et il se mit à travailler des jambes avec une impression d'assurance et de joie qui pénétrait tout son être de gamin opiniâtre.

« C'est exactement ce qui lui arrivait maintenant. Il volait beaucoup, avec acharnement, en essayant de réaliser une véritable fusion avec son avion, de le sentir à travers le métal et le cuir de ses prothèses. Il avait parfois l'impression d'y parvenir. Plein de joie, il lançait alors son appareil dans une figure plus complexe, mais il avait alors aussitôt le sentiment que ses mouvements n'étaient pas assurés, que l'avion, littéralement, bronchait et échappait à son contrôle. C'était un nouveau chagrin et une nouvelle déception, et Alexei recommençait son fastidieux entraînement.

« C'était par une matinée de mars. L'aérodrome, en l'espace d'un matin, avait été coloré de brun et lacéré d'ornières profondes par le passage des avions dans la neige poisseuse. Alexei avait pris l'air à bord de son chasseur. Le vent déportait son avion sur le côté, et il était obligé constamment de corriger la ligne de vol. Or, en le redressant ainsi, Meressiev eut le sentiment que son appareil répondait parfaitement, qu'il faisait corps avec lui. Cette sensation le traversa comme un éclair ; il ne voulait d'abord pas y croire ; il avait connu trop de déceptions pour croire tout de suite à son bonheur. Il exécuta un virage très raide, et l'appareil docile répondit avec précision. Il éprouva la même joie qu'il avait éprouvée dans son enfance, sur la glace crissante de la Volga. Cette journée maussade en fut aussitôt illuminée. Son cœur bondissait de joie et il sentit sur sa nuque ce petit frisson familier qui était chez lui le signe de l'émotion. Il semblait que d'un trait invisible on eût additionné tous les efforts acharnés de son entraînement. Il avait franchi ce trait et maintenant, sans effort, il recueillait les fruits de ses innombrables journées de travail et de lutte. Il avait atteint son but qui s'était si longtemps dérobé à lui. Il ne faisait plus qu'un avec son appareil, il sentait que l'avion était comme un prolongement de son propre corps, même la masse inerte de son appareillage ne faisait plus écran entre la machine et lui. Il était débordant d'enthousiasme et de joie ; il amorça plusieurs virages à angle droit, fit un loping, et à peine en était-il sorti qu'il lança son appareil en vrille (...). C'est alors seulement qu'il découvrit toutes les qualités cachées du LA-5 (...).

« Meressiev, à sa descente d'avion, titubait comme un homme ivre. Le visage rayonnant d'un sourire béat, il ne voyait même pas l'instructeur furieux qui l'injurait. Il peut bien crier. Les arrêts ? D'accord, il irait aux arrêts. Quelle importance, maintenant ? L'essentiel, c'est qu'il était maintenant un pilote, un bon pilote, et qu'il n'avait pas gaspillé en vain le précieux rabiote d'essence qu'on lui avait donné pour son entraînement. Il rembourserait cette essence du centuple, dès qu'on le renverrait au front, au combat. »

(Boris Polévoï UN HOMME VERITABLE, aux Editeurs Français Réunis, 33, rue Saint-André des Arts - Paris 6^{me}).

(Rapporté par R. L.)